



Patric Reves dans le rôle d'un mari désespéré et violent, et Juliette Vernerey dans celui de son épouse. (FRIBOURG, 6 JANVIER 2023/GUILLAUME PERRET)

Liaisons dangereuses en entreprise

SCÈNES A Nuithonie à Fribourg, avant l'Oriental-Vevey et le Théâtre populaire romand, un spectacle révèle des rapports de force professionnels sanglants sous le rose des slogans

MARIE-PIERRE GENECAND

La découverte d'une nouvelle compagnie est toujours un moment d'émotion. Mardi soir, à Nuithonie, à Villars-sur-Glâne, a eu lieu la première du premier spectacle d'Acide Bénéfique, troupe fribourgeoise fondée par Nicolas Müller et Patric Reves en 2020.

Le thème d'*Erwin Motor, dévotion*, pièce de Magali Mougel choisie pour ce baptême? La tension entre émancipation et aliénation liée à tout travail. D'un côté, la jeune Cécile Volanges se libère de son quotidien lorsqu'elle trime de nuit sur la chaîne de montage d'Erwin Motor. De l'autre, elle est asservie à cette entreprise menée avec un sadisme particulier par Madame Merteuil et Monsieur Talzberg – traduction allemande de Valmont...

Oui, *Les Liaisons dangereuses* de Laclos sous-tendent cette partition de 2012 qui mêle le relationnel au professionnel. Le résultat de cette proposition dans laquelle les deux metteurs en scène jouent également? Trop sage et trop linéaire. Le spectacle doit gagner en force, ruptures et dangerosité. Mais le texte est là, on l'entend bien avec ses répétitions qui singent les slogans d'entreprise, et les personnages vont encore prendre du galon. Après Nuithonie jusqu'au 22 janvier, cette

coproduction sera à l'Oriental-Vevey, du 26 au 30 avril et au Théâtre populaire romand, à La Chaux-de-Fonds, les 25 et 26 mai.

Une main de fer dans un gant de velours. S'il y a bien un aspect que Magali Mougel a retenu des *Liaisons dangereuses*, c'est la capacité des protagonistes d'emballer le pire dans du papier doré. Dans les salons feutrés du XVIIIe, la turpitude est cachée sous des masques de civilité et la Merteuil tire en secret les ficelles de ses sombres machinations.

Ici aussi, chez Erwin Motor, l'exploitation se dit de manière édulcorée. Lorsque la productivité de Cécile Volanges (Juliette Vernerey) baisse parce que Monsieur Talzberg (Nicolas Müller) ne cesse de la dévisager durant son service, voire plus, ce dernier lui lance des «c'est parfait» doucereux avant de lui imposer un *shift* hebdomadaire supplémentaire et non rémunéré pour compenser. Une mesure induite par la directrice, Madame Merteuil (Jacqueline Corpataux) qui brandit sans cesse le spectre de la délocalisation en Pologne et que Talzberg inflige en clamant, la main sur le cœur, que «son âme ne se soucie pas que des flux de production» et que «l'entreprise familiale se situe au-dessus de la bestialité des multinationales».

Rose bonbon, rose baston

Ce côté faussé est repris dans la scénographie de Valeria Pacchiani et les costumes de Marie Romanens. A l'image des grandes boîtes américaines qui disent

miser sur le bien-être de leurs employés, la rose s'affiche partout à Erwin Motor. Dans les tenues des cadres, sur les chaînes de montage et encore sur le mur menant à la direction, tandis que l'escalier qui y conduit est vert gazon. Parce que le mari de Cécile est mécanicien, un ingénieux tressage de pneus compose la paroi centrale qui devient son atelier de réparation lorsque le couple se retrouve à la maison. Cette scène est d'ailleurs la plus réussie du spectacle. En époux détestant que sa femme travaille à l'extérieur et puisse tomber dans les mains baladeuses de son supérieur, Patric Reves excelle et fait peur. Ce qui est intéressant, c'est qu'en face, Cécile Volanges n'est pas un mouton. Incarnée avec puissance et précision par Juliette Vernerey, l'épouse répète plusieurs fois que ce travail permet son émancipation. L'échange bascule dans la violence, le public est sous pression.

Cette menace manque encore dans les échanges entre Cécile et Talzberg-Valmont. Pour le moment, Nicolas Müller n'a pas le magnétisme vénéneux de son supérieur véreux. Il doit trouver la veine de ce personnage qui exulte et suffoque à la fois, stressé par les injonctions de la directrice avec qui la relation pourrait être plus ambiguë aussi, entre séduction et répulsion. Véritable charnière de ce triangle d'entreprise, Talzberg-Valmont doit encore convaincre les spectateurs qu'il maîtrise l'art de l'emprise. ■

Erwin Motor, dévotion, Nuithonie, Villars-sur-Glâne, jusqu'au 22 janvier. Théâtre Oriental-Vevey, du 26 au 30 avril. Théâtre Populaire romand, La Chaux-de-Fonds, les 25 et 26 mai.

La scène fribourgeoise bourgeoise

THÉÂTRE Après la pause liée à la pandémie, de nombreux artistes lancent de nouvelles compagnies

Tous deux ont suivi le Conservatoire préprofessionnel de Fribourg, puis ont étudié ensemble au prestigieux Insas, Institut national supérieur des arts du spectacle, à Bruxelles. Même si ensuite, Nicolas Müller s'est tourné vers le théâtre allemand en se perfectionnant à Zurich, il s'est souvenu de ses premiers pas aux côtés de Patric Reves. Ainsi, lorsque les deux comédiens se sont retrouvés à Fribourg, en 2015, ils ont commencé à se rêver un destin commun qui a mené à la création d'*Erwin Motor, dévotion*, mardi soir, à Nuithonie.

Les objectifs de leur Compagnie acide Bénéfique fondée en 2020? «Comme

notre nom l'indique, nous voulons réunir les contraires, avec un accent particulier sur ce qui fait du bien!» détaille Nicolas Müller. «Plutôt qu'une écriture de plateau qui parfois peut déboucher sur un collage épars de plusieurs morceaux, nous souhaitons défendre des pièces contemporaines. Mais le style des mises en scène peut varier. Comme j'ai joué autant de la comédie avec Michel Toman que de la performance avec le groupe zurichois Nucleus, ou encore du théâtre de rue à Fribourg, j'aime la diversité d'approches.»

Acide Bénéfique fait partie des huit nouvelles compagnies que le théâtre Nuithonie accueille en résidence. «C'est un bond assez prodigieux, observe Sandra Sabino, chargée de communication du théâtre. Sur les dix troupes fribour-

geoises que nous produisons ou coproduisons cette saison, huit créent leur premier spectacle cette année!»

A quoi attribue-t-elle cette éclosion? «Il y a deux facteurs. D'une part, la pause de la pandémie a permis aux artistes de bien se questionner sur leurs envies et de se lancer. D'autre part, la Cie Marjolaine Minot, installée à Fribourg, a donné une sorte de pli «Dimitri». Comme cette artiste a suivi cette école au Tessin et a trouvé une oreille attentive à cet art du cirque et du mouvement à Fribourg, elle a montré la voie à d'autres diplômés qui se sont installés ici.» Pour Philippe Trinchin, chef du service de la culture du canton de Fribourg: «Il s'agit maintenant de sensibiliser les différentes scènes du canton à l'accueil et au soutien de cette force de création.» ■ M.-P. G.

Lise Ramu, l'adieu à une reine du jeu

CARNET NOIR Figure solaire notamment au Théâtre de Carouge et au Théâtre Kléber-Méleau, la grande comédienne est prise d'un rire de printemps. Cette interprète radieuse a marqué des générations

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff



LISE RAMU
ACTRICE

Le fou rire de Lise Ramu. Au milieu du «Plans-Fixes» que Bertil Galland lui consacre en décembre 1995, la comédienne est prise d'un rire de printemps. Le journaliste vient de lui rappeler qu'elle a failli perdre son nez à Paris. Elle avait 21 ans en 1953 et elle incarnait Rose dans *La Rose tatouée* de Tennessee Williams avec l'immense Lila Kedrova.

Séduit par sa prestation, le directeur de la Comédie-Française de l'époque la convie dans son bureau et lui tient à peu près ce discours: «Il y a une place pour vous dans notre troupe, mais il faut raccourcir votre nez!» Lise se récrie: «Jamais de la vie!» Lui alors: «Vous ne porterez jamais de couronne!»

Lise Ramu n'entrera pas à la Comédie-Française, mais elle coiffa une sacrée belle couronne, et de travers comme elle dit dans ce merveilleux «Plans-Fixes» – celle de la Cléopâtre de Bernard Shaw. A vrai dire, la comédienne, qui s'est éteinte à l'âge de 90 ans, était l'une des reines du théâtre romand. Née à Genève en 1932, elle a 20 ans quand elle joue dans *Le Voleur d'enfants* de Jules Supervielle au Théâtre municipal de Lausanne. On lui parle alors d'une audition à Paris pour *La Rose tatouée*.

L'usine le matin, le théâtre le soir

«J'ai pris mes cliques et mes claques, une brosse à dents et c'est tout», raconte-t-elle à Bertil Galland. Une trentaine de jeunes femmes attendent leur tour dans le théâtre où le metteur en scène Pierre Valde passe en revue les candidates. Et c'est Lise qui est l'élue. Paris est alors une fête et une galère pour la petite Suisse qui bosse à l'usine aux aurores pour pouvoir jouir le

soir de la bohème à Saint-Germain-des-Prés. Et écouter le tout jeune Léo Ferré à L'Arlequin. Par bonheur, les rôles s'enchaînent. Elle rencontre le comédien Marc Fayolle, avec lequel elle aura deux filles de feu, Emmanuelle Ramu et Claire Fayolle. Il l'attire à la Comédie de Saint-Etienne, bastion de Jean Dasté, figure de ce qu'on a appelé la décentralisation.

Bientôt, c'est François Simon et Philippe Mentha qui l'appellent au Théâtre de Carouge qu'ils viennent à peine de fonder. Pour eux, elle interprète Eugenia en 1959 dans *Les Amoureux* de Goldoni. «C'était un feu follet, elle virevoltait, elle était étourdissante de lumière», se souvient l'ancien directeur de la TSR Guillaume Chenevière, très proche alors du Théâtre de Carouge, dont il sera l'administrateur.

L'installation à Renens

Son talent? Une intelligence de jeu phénoménale. Cet éclat n'échappe pas à Philippe Mentha. Il tombe amoureux. C'est partagé. Ils ne se quitteront plus. Dans les années 1970, le couple n'a plus de théâtre à Genève. Il joue alors à Lausanne *Jamais la mer n'a rampé jusqu'ici* de Jacques Probst, sous une arche du pont Bessières.

C'est un triomphe. Impressionné, un édile leur propose d'investir une ancienne usine à gaz du côté de Renens. Lise et Philippe sont emballés. Ils mobilisent leurs amis, une soixantaine de personnes qui métamorphosent en 1979 le bâtiment: le Théâtre Kléber-Méleau vient de naître.

Lise en sera l'une des âmes fortes. A Bertil Galland qui lui demande ce qu'est le théâtre pour elle, elle répond: «C'est ce qui me fait respirer». Tout était dit. ■

PUBLICITÉ

jan.-juin au TPR

Carte Noire
Nommée désir
Rebecca Chaillon

Plutôt vomir que faillir
Rebecca Chaillon

Depuis le silence
Après le silence
Christiane Jatahy

JOKERS Jazz

TR Théâtre populaire romand
La Chaux-de-Fonds
Centre hauchâtois des arts vivants

Autoportraits en jeu
La Balle constellation

L'Étang
Giulio Vienne
R. Walser

ROUGE Jazz

Amélie Mélo
Sylviane Tille

Quête
Juliette Vernerey

poétesses arabes
سارغ مشرنا

Erwin Motor, dévotion
Magali Mougel/N. Müller et P. Reves

Vos billets sur www.tpr.ch